

COURANTS VERTS

Créer pour l'environnement



Espace Fondation EDF, 6 rue Juliette Récamier 75007 Paris

© Éditions Le Bord de l'Eau – Collection La Muette, 2020
118 Rue des Gravières – 33310 Lormont (F)
12 Avenue d'Uccle – 1190 Bruxelles (B)

www.editionsbdl.com – www.lamuette.be
editionslamuette@icloud.com

Directeur de collection : Bruno Wajskop
Couverture : Sarah Trouche, *Arial Revival*, 2013, courtesy de l'artiste.

ISBN : 978-2-35687- Dépôt légal : février 2020

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

COURANTS VERTS

CRÉER POUR L'ENVIRONNEMENT

ARTISTES

ACKROYD & HARVEY (Royaume-Uni)
Maria Thereza ALVES (Brésil)
Joseph BEUYS (Allemagne)
Janet BIGGS (États-Unis d'Amérique)
Thierry BOUTONNIER (France)
Michel DE BROIN (Canada)
Nicole DEXTRAS (Canada)
COUTURIER LAFARGUE (Canada)
Christiane GEOFFROY (France)
Jérémy GOBÉ (France)
Nathan GRIMES (États-Unis d'Amérique)
Olga KISSELEVA (Russie)
Janet LAURENCE (Australie)
Barbara et Michael LEISGEN (Allemagne)
Lucy et Jorge ORTA (Royaume-Uni / Argentine)
Fernando PRATS (Chili)
Jean-François ROBIC (France)
Jacques ROUGERIE (France)
Khvay SAMNANG (Cambodge)
Sarah TROUCHE (France)
Sam VAN AKEN (États-Unis d'Amérique)

COMMISSARIAT

PAUL ARDENNE (FRANCE)

TEXTES

PAUL ARDENNE
ALICE AUDOUIN
LAURANNE GERMONT
BÉNÉDICTE RAMADE

SCÉNOGRAPHIE

LEF KAZOUKA, LA SOCIÉTÉ MOLLE, PARIS

SOMMAIRE

CRÉER POUR L'ENVIRONNEMENT LAURENCE LAMY, DÉLÉGUÉE GÉNÉRALE DE LA FONDATION GROUPE EDF	11
COURANTS VERTS. L'ART VIVANT, AU DIAPASON DE LA CULTURE ENVIRONNEMENTALE PAUL ARDENNE, COMMISSAIRE DE L'EXPOSITION	15
DE L'ÉCOLOGIE À L'ENVIRONNEMENT, UNE HISTOIRE DE PRATIQUES BÉNÉDICTE RAMADE	33
RESTAURER, AVEC L'AIDE DES ARTISTES, NOTRE LIEN INTIME AU VIVANT ENTRETIEN AVEC LAURANNE GERMONT, COAL	43
IL EST TEMPS QU'ADVIEUNE UNE MOBILISATION PLUS LARGE DES ARTISTES ENTRETIEN AVEC ALICE AUDOUIN, DIRECTRICE DE ART OF CHANGE 21	53
AVERTIR	65
AGIR	87
RÊVER	107
BANDE DESSINÉE : QUAND LE 9^e ART S'ENGAGE POUR L'ENVIRONNEMENT	123
REMERCIEMENTS	125
COLOPHON	128

COURANTS VERTS CRÉER POUR L'ENVIRONNEMENT

EXPOSITION DU 18.03 AU 19.07.2020

L'exposition, à l'Espace Fondation EDF de Paris, « COURANTS VERTS – CRÉER POUR L'ENVIRONNEMENT » s'inscrit dans la volonté de la Fondation groupe EDF de sensibiliser, avec ses expositions, aux enjeux environnementaux.

Consacrée aux arts plastiques (avec une ouverture sur la bande dessinée), « COURANTS VERTS – CRÉER POUR L'ENVIRONNEMENT » présente les travaux de vingt-cinq artistes, français (au nombre de 7) comme étrangers (au nombre de 18), tous engagés dans le combat écologique et résolus à affronter les défis que pose l'anthropocène. Ses trois axes thématiques sont « avertir », « agir », « rêver ».

La perspective de cette exposition, ni pessimiste, ni versée à la collapsologie, est de montrer un processus d'adaptation. L'anthropocène, ce moment de l'histoire des humains où les activités de ces derniers perturbent en profondeur les processus naturels, impose à l'humanité de nouveaux comportements pratiques, un rapport repensé à l'environnement, une culture et des mentalités refondées. L'art participe à cette mutation essentielle caractéristique de l'actuelle transition climatique. L'objectif de « COURANTS VERTS – CRÉER POUR L'ENVIRONNEMENT » est d'en rendre compte. L'exposition se déploie sur les 400 m² de l'Espace Fondation EDF et s'accompagne d'un large volet pédagogique sous forme de conférences, de masterclasses et d'ateliers. Montrer ne suffit pas. Il faut encore s'informer, réfléchir, se rendre intellectuellement disponible aux enjeux cruciaux que posent l'actuel réchauffement climatique, l'effondrement de la biodiversité, la pollution atmosphérique, terrestre et marine ainsi que l'épuisement des ressources terrestres.

COURANTS VERTS CRÉER POUR L'ENVIRONNEMENT

LAURENCE LAMY
DÉLÉGUÉE GÉNÉRALE DE LA FONDATION GROUPE EDF

Face à l'urgence environnementale, la Fondation du groupe EDF s'est résolument engagée dans le soutien d'initiatives pédagogiques portées par la société civile, convaincue que l'éducation est le moteur de la prise de conscience qu'il est urgent d'agir pour atténuer le changement climatique et préserver la biodiversité.

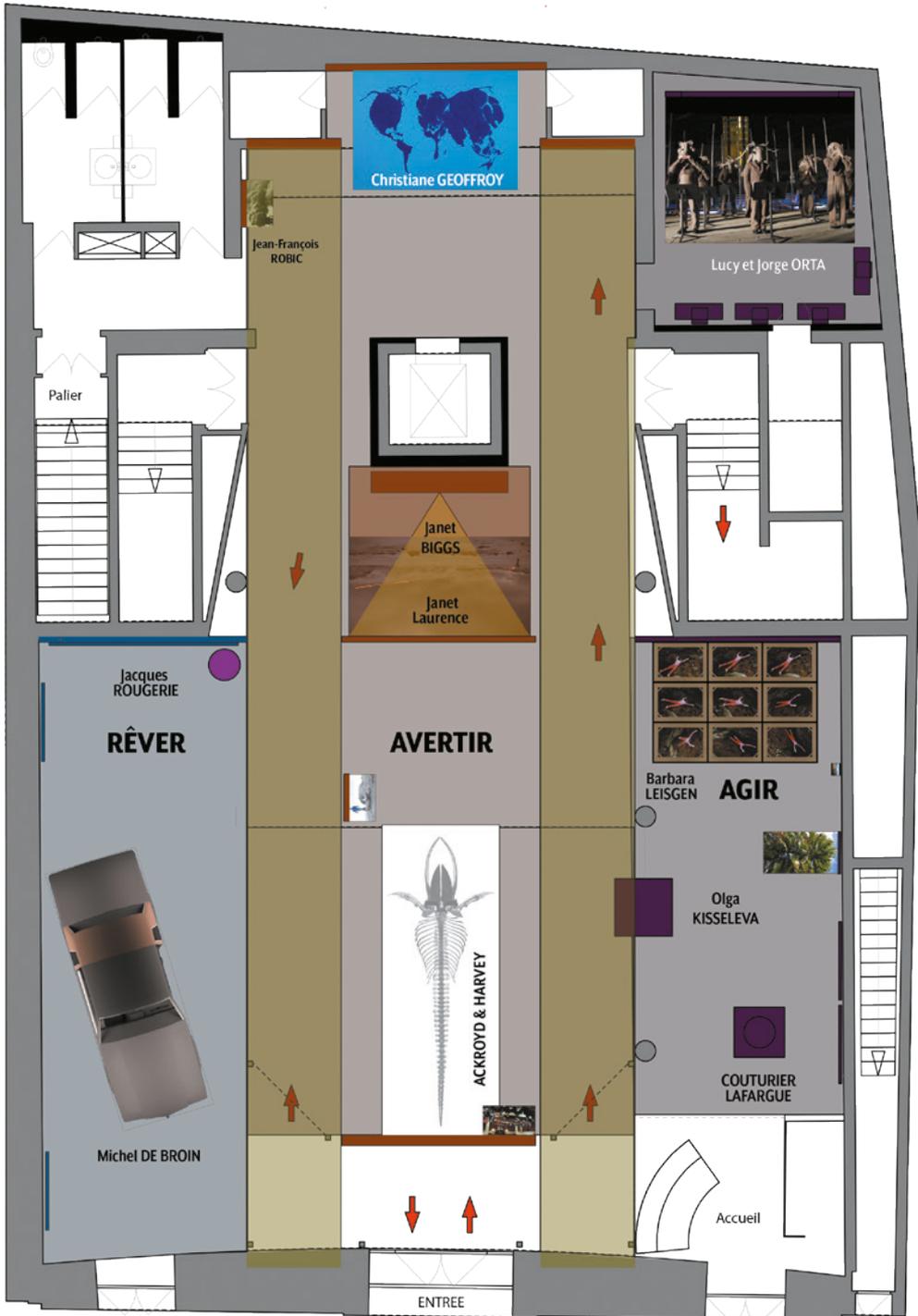
La raison, les faits et les chiffres sont clés. Mais ils ne suffiront pas à emporter toutes les sensibilités.

C'est pourquoi nous avons voulu dans cette exposition consacrée à l'art écologique convoquer un autre univers, plus propice à laisser s'exprimer les sensibilités, les émotions et les imaginaires.

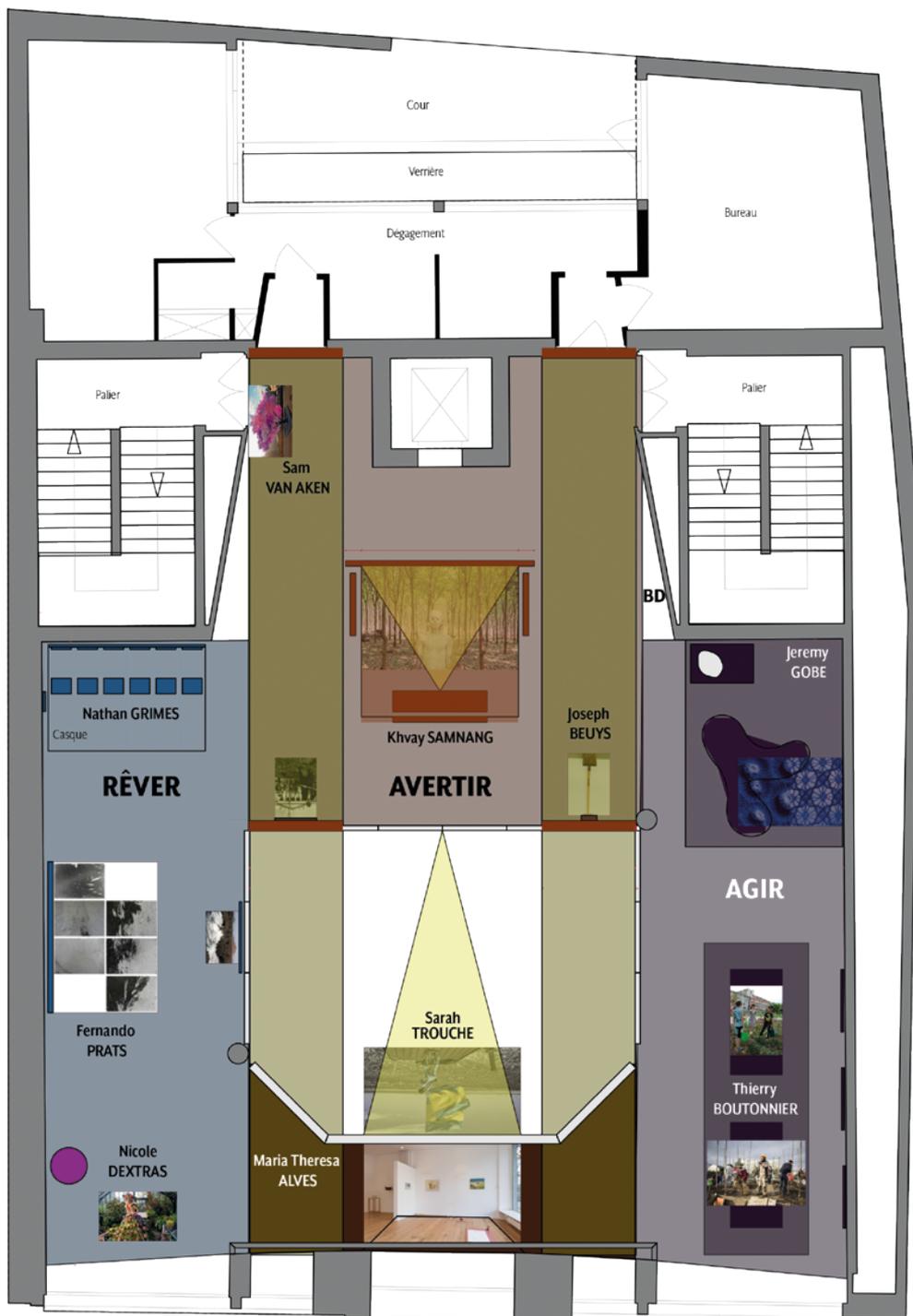
Les artistes ont-ils sur le sujet quelque chose à nous apprendre ?

Notre intention est d'offrir au public un pas de côté, une manière différente d'appréhender le phénomène, par la voie des œuvres qui, comme l'écrivait Bergson à propos de la fonction de l'art, nous montrent « dans la nature et dans l'esprit, hors de nous et en nous, des choses qui ne frappaient pas explicitement nos sens et notre conscience ».

Si les œuvres nous plaisent, nous touchent, nous émeuvent, nous attristent ou nous indignent, il y aura alors quelque chose à comprendre : une expérience intime, une lecture inédite du monde, une intuition, le dévoilement insoupçonné d'une vérité inconnue ou perdue de vue, des motifs d'espérer... et d'inventer, dans une totale liberté.



Niveau 1 (RDC)



Niveau 2 (1^e étage)



Lucy + Jorge Orta, *Symphony for Absent Wildlife*, 2016.
Photo : David Bickarstaff, Paul Bevan

COURANTS VERTS. CRÉER POUR L'ENVIRONNEMENT

L'ART VIVANT, AU DIAPASON DE LA CULTURE ENVIRONNEMENTALE

PAUL ARDENNE, COMMISSAIRE DE L'EXPOSITION

« Le vent augmenta, glissa sous les pierres, emporta des brins de paille et des feuilles mortes et même des petites mottes de terre (...). Il y avait dans l'air une mordante âcreté. Une nuit, le vent accéléra sa course à travers la campagne, creusa sournoisement autour des petites racines de maïs jusqu'au moment où, libérées par le vent coulis, les racines lâchèrent prise. Alors chaque pied s'affaissa de côté, épuisé. »

John Steinbeck, *Les Raisins de la colère*¹

¹ John Steinbeck, *Les Raisins de la colère* (1939), édition française Gallimard, 1947, trad. de Marcel Duhamel et Maurice-Edgar Coindreau, p. 9.

L'écrivain américain John Steinbeck, quelque temps après l'événement, ouvre son roman *Les Raisins de la colère* avec une description du *Dust Bowl*, le « Bassin de poussière », catastrophe environnementale qui frappa entre 1935 et 1938 l'Ouest américain. Des méthodes agraires inadaptées, dans le périmètre d'une large zone rurale à cheval sur l'Oklahoma, le Texas et l'Arkansas, changèrent alors en poudre la terre cultivable, une terre pulvérulente que le vent emporta, laissant à nu la partie rocheuse du sol, inexploitable.

Hissés très haut dans le ciel, les nuages poussiéreux du *Dust Bowl* évoquent la 9^e plaie d'Égypte, qui couvrit de ténèbres en plein jour, si l'on en croit la Bible (*Exode*, 10, 21-29), la terre de Pharaon. Éco-désastre spectaculaire que celui-là, pour sûr mais pas de quoi, cependant, paniquer. Au regard des éco-catastrophes enregistrées depuis lors, devenues globales voire, pour certains spécialistes, systémiques (avènement de l'« anthropocène »), le *Dust Bowl* reste un désastre aux effets douloureux mais d'une incidence climatique, géographique et géomorphologique limitée. Les accidents, en Ukraine, des centrales nucléaires de Tchernobyl, ou au Japon, de Fukushima, engageant un rapport polémique à l'atome comme forme d'énergie, ces autres

calamités environnementales fort actuelles que sont l'augmentation continue des Gaz à Effet de Serre, la raréfaction des ressources naturelles, la déforestation, l'effondrement de la biodiversité et l'invasion des microplastiques (que l'on trouve jusqu'au cœur des glaciers alpins...) s'avèrent par comparaison d'une tout autre ampleur. Parler d'« écocide », avec le tournant du XXI^e siècle, n'est pas excessif. À présent universelle et non plus limitée à quelques secteurs géographiques, la somme des tourments anti-écologiques infligés à « Gaïa-La Terre » crée cette fois une situation intenable.

L'ART COMBAT

La conscience écologique, immémoriale sous des formes diverses (les humains ont toujours entretenu avec leur environnement un rapport proche, de respect et de soin), connaît, à compter du XIX^e siècle, sur fond de la Révolution industrielle, un regain d'intensité. L'on s'y inquiète bientôt à large échelle de la pollution que causent l'exploitation du charbon puis du pétrole, l'industrialisation galopante ou encore la chimie appliquée, autant de puissants facteurs d'intoxication atmosphérique et de dégradation des sols et des espaces aqueux. Cette attention aux questions environnementales s'accroît avec le XX^e siècle : l'heure y est à un productivisme qu'emballe l'avènement, en Occident, de sociétés marchandes dites de « consommation » pour lesquelles surexploitation des ressources et gaspillage sont la règle. Cette situation engendre une réplique écologique plus soutenue, plus tendue aussi, qu'elle soit institutionnelle (Journée de la Terre, chaque 22 avril à partir de 1970) ou militante (« écologie politique », création de Greenpeace en 1971). Au-delà des luttes ponctuelles s'engage, sous la houlette d'un courant écologique ramifié, un combat généralisé pour une meilleure conservation voire pour la survie même des écosystèmes terrestres.

Tous les domaines ou presque de la création artistique, depuis la seconde moitié du XX^e siècle, expriment en matière écologique et environnementale une prise de conscience inquiète. Pas question de ne pas réagir à la destruction parfois méthodique et planifiée – pour des raisons économiques, avant toutes autres – de l'environnement. Les artistes, comme quiconque, sont des individus « concernés ». C'est donc logiquement qu'ils s'associent à la lutte pour un meilleur avenir environnemental, selon toutefois des modalités et un calendrier divers. Le cinéma et la bande dessinée réagissent les premiers, le monde du théâtre et de la musique, plus poussivement, les arts plastiques, pour leur part, avec énergie mais dans un incontestable isolement, et non sans retard. En 1943, l'artiste nippo-américain Isamu Noguchi crée une petite sculpture de bronze représentant, posée à l'horizontale

sur une tablette, la surface scarifiée de ce qui semble être un sol terrestre. On songe immédiatement au *Dust Bowl* évoqué à l'instant, à ce sol appauvri, raviné et cabossé qui en est la signature environnementale, même si l'inspiration en serait venue à l'artiste après qu'il ait vu sur une photographie les effets d'un bombardement sur un fragment du territoire nord-africain. Intitulée *This Tortured Earth* (« Cette Terre torturée »), cet artefact à présent conservé non loin de Manhattan, dans le petit musée consacré à Long Island à Isamu Noguchi, pourrait bien être la première « éco-œuvre d'art » proprement dite. Beaucoup d'autres la suivront mais, faut-il y insister, bien plus tard (à compter des années 1970) et non de façon hégémonique. Il faut ainsi attendre le XXI^e siècle pour que l'art dit « écologique » fasse sa place au soleil.

AVERTIR

Au vu de la crise environnementale, un des premiers réflexes de l'artiste est d'avertir. L'art ne traite pas toujours de la beauté du monde ou de la complexité de ses représentations possibles. Il peut aussi se faire contextuel. Il s'attache dans ce cas à opérer en fonction de la réalité telle qu'elle se donne cours.

Un art dit « de contexte » voit l'artiste, en témoin de son époque, réagir selon une situation donnée et créer en regard de cette dernière une œuvre d'art qui y est liée de façon directe. **Janet Biggs**, avec *Warning Shot* (2016), donne une image sobre et intense de ce que peut être l'acte d'avertir. Non loin du Pôle Nord, dans une zone affectée par le réchauffement climatique où la glace fond à grande vitesse, cette artiste américaine se filme dans l'immensité de glace de l'île de Svalbard en train de tirer en l'air avec un pistolet d'alarme. **Janet Laurence**, pionnière australienne de l'art écologique, expose pour sa part avec *Deep Breathing 1 & 2: Resuscitation for the Reef* (2015) les images vidéo de scènes marines et sous-marines sublimes, à la lumière retravaillée, dont on perçoit en se confrontant à leur souveraine beauté que celle-ci pourrait avant longtemps ne plus être de ce monde, en tout cas pas telle quelle. Le recours de Janet Laurence, dans ces deux vidéos, au noir et blanc, à l'image spectrale, en négatif ou encore saturée de couleurs crée pour l'occasion, plus qu'une œuvre documentaire, une promenade esthétique nous indiquant l'existence d'une menace : attention, la vraie couleur du monde naturel est en train de nous échapper. La pollution océanique, aujourd'hui mortifère – hydrocarbures, gyres de plastique –, nous impose de cesser de regarder le Grand Bleu comme une formule chimique demeurée pure et hors d'atteinte des coups portés à l'environnement par l'activité humaine de l'âge industriel ou faussement « postindustriel » (l'industrie, de fait, n'a jamais été aussi

productive et puissante qu'en notre début de XXI^e siècle). Ne retenir que la beauté est faire fausse route, il faut surtout prendre conscience que l'on s'illusionne, et le déplorer.

Avertissement encore, dans un autre registre, avec **Maria Thereza Alves** (*The Flood*, 2017), ensemble de peintures, d'objets collectés et de textes de réflexion qui convoque la mémoire d'un lieu – celui, au Brésil, où l'artiste a vécu enfant – que plusieurs siècles d'exploitation coloniale et de mise en valeur irrespectueuse de l'environnement ont défigurés et appauvris. Submergée par les eaux, ravagée, ayant muté en un espace de pauvreté où toute harmonie avec la nature a pour finir été brisée, la géographie locale s'est faite répulsive – l'emblème sinistré d'une disjonction malheureuse entre l'humain et son milieu de vie. « Comment peut-on aimer ce territoire blessé ? », demande l'artiste. Cette disjonction entre le paysage et notre ressenti, **Jean-François Robic**, en France cette fois, nous la montre lui aussi sans ménagement avec les images sidérantes de sa vidéo *Scierie près d'Allouville-Bellefosse, 11 mars 2014, route départementale D6015* (2014). Spécialiste des captures d'images faites au hasard de ses déambulations (qu'il dénomme des *Cartes postales*), l'artiste filme ici sans anesthésie la fumée noire de suie s'échappant des cheminées d'une scierie normande. La vue forcément navrée de ces volutes formidables mais saturées de toxines, empoisonnées et porteuses de mort nous éloigne de façon définitive de la rêverie romantique inspirée par les ciels nuageux, celle que convoque par exemple le poème *L'étranger* de Charles Baudelaire (« J'aime les nuages, les merveilleux nuages... »). Avec cette « carte postale » peu racoleuse et anti-publicitaire, Jean-François Robic n'écrase pas le crayon, il n'enlaidit pas la réalité, il la consigne et c'est tout. Tant pis pour nous si la part de réalité qu'il met sous nos yeux est détestable : elle est nôtre, nous n'avons pas su ou pas voulu en suspendre le cours écologiquement destructeur.

Avertir, pour l'artiste contextuel soucieux des questions environnementales, c'est fréquemment rendre manifeste une anomalie, à l'instar des grands planisphères muraux, de type *wallpainting*, diversement nommés *Dérive des continents* ou *Anthropocène* de **Christiane Geoffroy** (depuis 2010). À nos regards, l'artiste offre le dessin d'une carte du monde où la projection traditionnelle de Mercator est modifiée de façon à dilater les zones de notre planète où l'on pollue beaucoup tandis que se voient parallèlement réduites celles où l'on pollue peu. La déformation des contours géographiques induit pour l'occasion une autre déformation, celle de l'écosystème même. Au-delà de l'anomalie sur laquelle on met l'accent, l'avertissement peut aller dans certains cas plus loin, et convoquer cette fois la notion de mort – parce que

l'irrespect de l'environnement, rien moins, le détruit et contribue à tuer. Mort des écosystèmes hérités du passé, de la sorte, avec **Khvay Samnang**, artiste cambodgien qui, dans *Rubber Man* (2015), parcourt les vastes étendues de son pays livré à une récente et systématique monoculture du caoutchouc qui a tout laminé – le paysage et l'agriculture traditionnels mais aussi les croyances vernaculaires animistes et la forme même des villages... Mort de l'écosystème liquide de la mer d'Aral avec **Sarah Trouche** qui, perchée sur la carcasse d'un bateau de pêche abandonné, lutte de tout son corps peint de bleu (la couleur de l'eau qui a disparu de cette zone pour cause de sur-irrigation du coton) contre le vent qui balaye un espace sec devenu un désert de roches, de sable et de sodium (*Aral Revival*, 2013). Mort des animaux avec **Ackroyd & Harvey** (*Stranded*, 2006), après que ces deux artistes qui ont récupéré sur la côte du Royaume-Uni, au Gibraltar Point, le cadavre d'une baleine échouée, en font une stupéfiante sculpture d'os et de bijouterie. Comment ne pas lire en cette œuvre à égale distance des sciences naturelles et de l'art un hommage à la fois respectueux et navré rendu à la faune menacée de disparition, et à la vie dans sa manifestation non-humaine ?

AGIR

La pulsion qui consiste à avertir induit que l'on agisse, que l'on ne demeure pas bras ballants face à une situation devenue scandaleuse ou insoutenable. L'acte d'avertissement, en soi, est déjà une forme d'action, sur le mode de l'intervention, cette classique topique de l'art contextuel. **Barbara Leisgen**, en 1982, réalise avec **Michael Leisgen** un montage photographique la montrant neuf fois (le cliché est le même, répété à l'identique) flottant sur le ventre à la surface de l'eau, *Pink Depression. L'eau mourante*. En pantalon rouge et pull-over rose, cette moderne Ophélie – dont on ne saurait dire si elle fait la planche ou si elle dérive, noyée, dans une eau que le titre de l'œuvre nous annonce « mourante » – place le spectateur dans la perplexité. S'agit-il là, actualisée, de l'évocation romantique de la fin cruelle d'une héroïne de conte ou de tragédie ? Ne faut-il pas plutôt établir un lien concret entre cette « action » (on peut voir *Pink Depression. L'eau mourante*, au-delà des images, comme un « geste », comme une performance) et la catastrophe réelle que subit alors l'Allemagne, celle des « pluies acides », qui y contamine bois, fleuves et rivières ? « Le terme "pluies acides" avait été forgé en 1872 par un chimiste anglais pour décrire un phénomène nouveau lié à l'industrialisation intensive de l'Angleterre. Il s'agissait essentiellement d'une pollution observée sous le vent des usines métallurgiques et des centrales thermiques (...). Au début

2 Robert J. Delmas,
« Espaces naturels.
Que sont les pluies
acides devenues ? »,
Espaces Naturels, n° 7,
juillet 2004, www.
espaces-naturels.
info/que-sont-pluies-
acides-devenues

des années quatre-vingt, l'Allemagne est prise d'une véritable psychose. Elle découvre que ses forêts sont ravagées par les pluies acides et que ses arbres dépérissent par milliers. En 1983, le tiers de la forêt allemande semble touché. »² La pollution des arbres, pour la circonstance, rejoint une pollution plus large, celle des fleuves et des nappes phréatiques, à l'avenant. Le plongeon de l'artiste dans cette nature qui meurt sous les coups de butoir d'une activité humaine mal maîtrisée a en effet de quoi déprimer, désespérer.

Joseph Beuys, avec *7 000 Chênes*, réalise cette même année 1982, en Allemagne aussi, une « action » appelée à devenir légendaire. Lors de la Documenta de Kassel, en Westphalie, Beuys, artiste mythologique fasciné par la mort, la résurrection et le dialogue collectif, met à contribution le public de cette manifestation consacrée à l'art contemporain en appelant chacun à planter dans Kassel et ses environs, avec lui, sept mille chênes. Les vertus de l'arbre en matière d'environnement sont connues et, à travers cette performance titanesque, magnifiées. L'action, pour l'occasion, prend des airs de chantier de restauration environnementale. Précisons que tous les artistes s'activant en faveur de l'environnement ne donnent pas d'office une aussi large envergure à leurs entreprises. L'art écologique, volontiers modeste dans ses entreprises, peut ne pas forcément viser la grande échelle, il se contient volontiers à l'action « locale ». C'est le cas lorsque **Lucy et Jorge Orta**, au Canada, organisent un singulier concert animalier intitulé *Symphony For Absent Wildlife* où officient des musiciens aux têtes couvertes de masques d'animaux de la forêt nord-américaine en voie de disparition (1^{ère} exécution en 2014, lors de la Nuit Blanche de Calgary). Ce côté discret se retrouve dans les entreprises, menées de front à partir des années 2010 avec des organismes scientifiques de haut niveau, de **Jérémy Gobé** ou encore **Olga Kisseleva**. Ces deux artistes, l'un français, l'autre russe, entreprennent de sauver avec des moyens variés, pour le premier, la barrière de corail (*Corail Artefact*), pour la seconde, des espèces d'arbres disparues de Méditerranée ou d'Océanie (*EDEN*). Avec l'opération *Recherche Forêt* (depuis 2017), **Thierry Boutonnier**, qui incarne et valorise la figure de l'artiste jardinier (le jardin, comme un tableau, comme une sculpture, est une œuvre d'art), s'inscrit pour sa part plus clairement dans le sillage de Beuys : son objectif est de récupérer et de faire revivre la flore de la région parisienne mise à mal par l'urbanisation. La dimension sociale de l'œuvre d'art, en l'occurrence, redouble sa dimension écologique, sans grandiloquence cependant chez un Boutonnier. Un même constat d'activisme social discret émane de l'engagement de **Couturier Lafargue**, à l'intersection des arts plastiques, des arts appliqués et de l'innovation technologique, lorsque ce duo canadien conçoit à des fins utiles *Solar Igloo* (2019-2020), un type

d'abri urbain adapté aux fortes chaleurs que génère le réchauffement climatique. Cet édicule aux airs d'igloo, rappel de l'habitat primordial naturel, offre opportunément aux populations de l'air frais au moyen de panneaux solaires intégrés à sa couverture et reliés à des systèmes de réfrigération et de ventilation, le tout dans un style aussi recherché esthétiquement qu'il est ontologiquement générique. De telles réalisations, au-delà de la forme, par-delà l'image, sont des gestes, des actes et, faut-il le préciser, des actes dédiés, qui rejoignent avec fruit et générosité le domaine du *care* (« soin »), cette préoccupation de plus en plus intense consistant à réduire le plus possible, où qu'elles se donnent cours ou s'incarnent, toute douleur ou toute structure douloureuse, sur un mode aussi fraternel (valorisation de l'empathie, de la sollicitude) que sociopolitique (promotion de l'éthique).

RÊVER

On peut épiloguer sans fin sur la valeur de ce type d'actions artistiques, ou plutôt sur ce qui pourrait bien être leur non-valeur potentielle – ces actions, le fait d'artistes, ont-elles jamais une chance, notamment, de se montrer vraiment « opérationnelles », vraiment efficaces au niveau concret ? Pointer leur caractère factuel et isolé, autrement dit leur peu d'efficacité, est légitime. Reste que l'art, à sa décharge, n'est pas d'abord une pratique productive comme peut l'être l'action de militants ou d'entreprises engagés dans un combat ou une production spécifiques. L'art ne construit pas le monde, il met en forme le possible de cette construction. Demander à l'artiste « vert » d'être le sauveur d'un monde dont l'environnement se délite sous ses yeux est pertinent mais excessif.

Alors quoi ? L'artiste « vert » a à cœur, non l'illusion que l'on peut sauver le monde avec des créations nées d'abord de son imaginaire mais, en espérant qu'il soit contagieux, le principe même de l'exemplarité, de la position pionnière et pédagogique. Si l'art dit « écologique » ou « environnemental » – une désignation délicate, parce que mutante, comme le rappelle ci-après Bénédicte Ramade, à spécifier et border – avoue un amour de la nature intouchée, une indéniable nostalgie pour l'origine voire pose volontiers le postulat que l'humain est partie intégrante, et non séparée, de la nature (de même que le poète Aimé Césaire peut dire « En nous l'homme de tous les temps. En nous tous les hommes. En nous, l'animal, le végétal, le *minéral*... »³), il a plus encore pour lui sa volonté de communiquer, d'indiquer une direction et d'impulser, s'agissant de notre rapport plus général aux écosystèmes terrestres aujourd'hui menacés de toutes parts, des comportements vertueux. « Nous avons l'art, disait Nietzsche, afin de ne pas périr

3 Aimé Césaire, *Poésie et connaissance*, Tropiques, n° 12, janvier 1945, Jean-Michel Place, 1978, pp.157-170.

de la vérité » (*La Volonté de puissance*, posthume), manière de signifier la nature illusoire de l'expression artistique, qui nous console de la laideur du réel. Ce point de vue est aujourd'hui, en large part, irrecevable. L'art du début du XXI^e siècle dans sa composante *green* a en effet fait évoluer sa manière de concevoir sa vocation, et suggère un autre paradigme : « Nous avons l'art pour admettre le possible d'une autre réalité ».

L'offre du rêve, dans cette partie, est du coup non seulement légitime mais aussi constructive, positive. Proposer des œuvres d'art prometteuses, prospectives, signifie non un saut hors du cercle du réel mais, à l'inverse, un saut dans le réel même. L'art est une force potentielle d'insémination, il peut amener à réfléchir, changer les conceptions du monde en cours. **Michel De Broin**, avec sa *Shared Propulsion Car*, propose une automobile dont les occupants, pour avancer, doivent pédaler, comme l'on font les enfants dans leurs voitures à pédales ? **Nicole Dextras**, avec ses robes végétales, une mode où la confection vestimentaire est naturelle ou n'est pas ? Fernando **Prats**, des peintures réalisées grâce à l'action, laissée à son propre cours, des vagues marines ou d'oiseaux qui battent des ailes ? L'art, dans chaque cas, a déjà rendu possible de telles propositions, propositions dont l'avenir humain fera ce qu'il veut, les démocratisant ou pas, leur donnant ou non une consistance vivable hors du périmètre exigü des centres d'art. Se rappelant que la Bible parle de la présence, dans le jardin d'Eden, d'un arbre qui porte quarante fruits différents, **Sam Van Aken** met toute sa compétence d'artiste biologiste à recréer ce végétal mythologique et magiquement nourricier à coups de greffes, de boutures et de combinaisons arbustives contre-nature – et y parvient. **Nathan Grimes**, à partir d'une écorce de bouleau, crée de la musique en s'inspirant, en guise de partition, des stries horizontales discontinues dont est marquée la peau de cet arbre. Quant à **Jacques Rougerie**, architecte spécialiste des milieux marins qui se définit lui-même, avec cohérence, de « rêveur pragmatique », il se souvient dans ses projets de ville marine ou de vaisseaux explorateurs que la mer et l'océan sont avant tout des producteurs d'énergie et de ressources (leur mouvement, leurs courants, leur capacité de filtration de la lumière, leur température et leur degré de salinité variables, leur population animale et végétale...) et comme tels, les vecteurs d'une autonomie accrue pour ceux qui choisiront demain de les habiter avec sagesse et dans le respect de leur offre environnementale. Toutes ces propositions, nous parleraient-elles d'une réalité pas encore née, sont autant de parturitions *pro natura*, d'ouvertures crédibles à un avenir où la réconciliation entre l'humain et son milieu naturel est à l'ordre du jour.

Yes, *Future?* Autant qu'à les rêver, il y a là matière à inventer de nouveaux types de rapport et une relation repensée de fond en comble aux écosystèmes naturels, dont l'humanité est, faut-il le rappeler, partie prenante. Que l'art en vienne ici à rencontrer le réel au point de s'y abouter, voilà certes qui, à ce stade, n'est pas encore garanti. Mais du moins la connexion est-elle faite. Ni utopie à espérer sans qu'elle ne vienne jamais, ni dystopie à déplorer en pleurant d'être condamné à un monde naturel dont l'anthropocène fait un tas de détritits en tous genres mais un futur à habiter le cas échéant, sous cette condition : qu'en nous, humains, passe le *courant vert*, pour de bon.

AGIR

AGIR

JOSEPH BEUYS (ALLEMAGNE)

THIERRY BOUTONNIER (FRANCE)

COUTURIER LAFARGUE (CANADA)

JÉRÉMY GOBÉ (FRANCE)

OLGA KISSELEVA (RUSSIE)

BARBARA ET MICHAEL LEISGEN (ALLEMAGNE)

LUCY ET JORGE ORTA (ROYAUME-UNI / ARGENTINE)

LUCY + JORGE ORTA (STUDIO ORTA)

LUCY : NÉE EN 1966 À SUTTON COLDFIELD (ROYAUME-UNI) ;

JORGE : NÉ EN 1953 À ROSARIO (ARGENTINE). VIVENT ET TRAVAILLENT À PARIS.

SYMPHONY FOR ABSENT WILDLIFE, 2020.

Symphonie de chants d'oiseaux pour orchestre de dix-neuf animaux. Vidéo.
Durée : 16' 19". Studio Orta production (montage de quatre performances filmées à Londres, Calgary, Banff, Milan).

SYMPHONY FOR ABSENT WILDLIFE, 2020.

Couverture en feutre, origine surplus militaire, broderie. 60 x 60 cm.

Photo : David Bickarstaff, Paul Bevan.



LUCY ORTA A SUIVI UNE FORMATION DE STYLISTE ET JORGE ORTA, DES ÉTUDES D'ART ET D'ARCHITECTURE. Tous deux créent à Paris, en 1991, le Studio Orta. Lucy et Jorge Orta fondent leur travail sur les questions de société les plus aiguës telles celles de la migration, de la pauvreté, des droits de l'homme ou encore de l'écologie. Leurs créations, connectées au réel, sont contextuelles et constituent une réponse à la fois critique, esthétique et politique à une situation humaine

problématique, dans ce sens, humaniser, adoucir et apaiser la relation que nous entretenons avec le monde.

Abondante, la production des Orta adopte des formes diverses. Dessin, photographie, peinture, sculpture, installation, performance, création textile ou encore action collective et participative sont pour eux les vecteurs d'une conviction : l'art doit changer le monde. Si la création



artistique ne peut certes faire des miracles, du moins a-t-elle le pouvoir d'accélérer les prises de conscience.

Refuge Wear (1993-2007), de la sorte, propose un habitat minimal sous forme d'habit et constitue une réponse à la précarité croissante des citoyens. *Antarctica* (2007) prend la forme d'un village installé en Antarctique et fait de tentes dont le tissu duplique les multiples drapeaux du monde actuel. Cette création voit les artistes proposer de concert un passeport de citoyen du monde

impliquant que son adoptant s'engage pour le respect d'autrui et de l'environnement et contre le totalitarisme et le racisme. Avec les Orta, créer est un engagement, une forme de vie positive venant mettre au premier plan la nécessité de plus de fraternité, de paix et de solidarité entre les humains.

Parmi les projets plus strictement « verts » du Studio Orta, on relèvera *Amazonia* (2008-2012), engagement en faveur de l'éco-responsabilité et de la biodiversité, ou encore *Drink water!* (2005-2012), un ensemble d'objets de type « Design d'urgence » servant à la collecte, au transport et à la purification de l'eau, matière première au centre déjà de multiples tensions géopolitiques. Autre proposition « verte » du tandem Orta, *Symphonie for Absent Wildlife* (« Symphonie pour une Vie Sauvage absente »), une création des plus signifiantes. À plusieurs reprises, les artistes organisent pour le public un concert où des choristes coiffés de masques d'animaux donnent à écouter le chant d'espèces animales disparues ou menacées (première présentation lors de la Nuit Blanche de Calgary, au Canada, le 20 septembre 2014). Une véritable ode à la vie sauvage que cette *Symphony for Absent Life*. L'exposition « Courants verts » donne aux artistes l'occasion d'une nouvelle présentation de cette œuvre, cette fois sous la forme d'une installation audio-vidéo. Cette version réunit et combine les images de quatre performances filmées à Londres, Calgary, Banff et Milan. Le film est accompagné de la présentation, sur des portants, de plusieurs masques en feutre.

Moins d'esthétique et plus d'éthique? Non, de l'esthétique et de l'éthique à parts égales. La poésie des Orta est un sport de combat transitionnel, elle milite pour l'échange et attend du public une évolution de ses comportements.

REMERCIEMENTS

*La Fondation groupe EDF et Paul Ardenne remercient toutes les personnes
les ayant aidés dans la conception et la préparation de l'exposition.*

CONRAD BAKKER, Art Institute, Urbana (Illinois, États-Unis d'Amérique).

CÉCILE BARRAULT, Directrice du Studio Orta.

RAPHAËLE BIANCHI, Responsable du service des prêts et dépôts
du Musée national d'Art moderne (Centre Pompidou-Paris).

BERNARD BLISTÈNE, directeur du Musée national d'Art moderne (Centre Pompidou-Paris).

Boomforest.

ALEXANDRE BOQUEL des broderies Vermont.

DAVID BUCKLAND, Cape Farewell.

RAPHAËLLE CARTIER, Chargée de droits pour les musées français
de l'Agence Photo RMN-Grand Palais.

ANNE-SOPHIE DE BELLEGARDE, Secrétaire générale du Centre National des Arts Plastiques.

PATRICIA DE MUGA, Galeria Joan Prats, Barcelone.

RÉGIS FABRE, Chargé de collection Frac Poitou-Charentes (Région Aquitaine).

SARA FRANTZ, Archivist/Librarian, Nevada Museum Of Art.

SYLVAIN GAUFILIER.

FABIENNE GRASSER-FULCHÉRI, Directrice de l'Espace de l'Art Concret –
Centre d'art contemporain, Mouans-Sartoux.

SIMON JAMES, CITES Licensing Officer UK CITES Management Authority.

ALICE JOUBERT-NIKOLAEV, Directrice de la galerie Michel Rein.

MEGAN MABEY, Agente de programme associée, Programmes Rayonner au Canada et
Rayonner à l'international, Conseil des arts du Canada.

L'atelier MAILLE EMMA (pour JÉRÉMY GOBÉ).

AURÉLIE MATRAY, responsable des prêts et dépôts, adjointe à la cheffe de service
de la régie du Centre National des Arts Plastiques.

JOELLE MONETTE, Responsable Communication Jacques Rougerie Architectes associés.

Orange Art Factory et Institut national de la recherche agronomique (pour OLGA KISSELEVA).

RUTH PEER, Cheffe du service de la régie du Centre National des Arts Plastiques.

BÉRÉNICE PERREIN.

FINTAN RYAN, Sales Executive Tate Images.

BÉATRICE SALMON, Directrice du Centre National des Arts Plastiques.

SOLÈNE VINCK-KETERS, Attachée culturelle aux arts visuels, patrimoine, cultures autochtones.
Délégation générale du Québec à Paris, Gouvernement du Québec.

Yes We Camp.

COLOPHON

Exposition « Courants verts - Créer pour l'environnement »
Espace Fondation EDF, 6 rue Récamier, 75007 PARIS
18 mars – 19 juillet 2020

COMMISSARIAT :	Paul ARDENNE.
DÉVELOPPEMENT CULTUREL :	Nathalie BAZOCHE.
RÉGIE PRODUCTION :	Catherine JAFFEUX, Estelle BILLE.
RÉGIE TECHNIQUE :	Benoit FRANQUEVILLE.
SCÉNOGRAPHIE :	La Société Molle, Paris, Lef KAZOUKA, Nadège LECUYER, Jean-Baptiste LEPELTIER, Jean-François TOUCHARD pour la conception lumière, Aurore JANIN pour le graphisme, Agence Pierre Laporte Communication pour les relations presse.
COMMUNICATION :	Valérie MALLET-KOCK, Marie-Sophie DUVAL, Studio ZOO pour la réalisation de l'affiche.
IMPRESSION :	Pulsio France.
CONCEPTION DU CATALOGUE :	Bruno Wajskop, Éditions Le Bord de l'eau/La Muette, Lormont/Bruxelles.
PAPIERS ET IMPRESSION :	Offset premium 130 gr et 150 gr et 300 gr.

Ce catalogue a été imprimé sur une presse H-UV.
Les encres H-UV permettent de réduire de 25 %
les émissions de CO₂. Le séchage s'est effectué sans dé-
gagement d'ozone grâce aux longueurs d'onde utilisées
par la technologie H-UV (différentes de celles en usage
en offset traditionnel). Aucun vernis de recouvrement
n'a été employé ni aucune poudre de séchage.



ARTISTES

ACKROYD & HARVEY
 MARIA THEREZA ALVES
 JANET BIGGS
 JOSEPH BEUYS
 THIERRY BOUTONNIER
 MICHEL DE BROIN
 NICOLE DEXTRAS
 CHRISTIANE GEOFFROY
 JÉRÉMY GOBÉ
 NATHAN GRIMES
 OLGA KISSELEVA
 COUTURIER LAFARGUE
 JANET LAURENCE
 BARBARA ET MICHAEL LEISGEN
 LUCY ET JORGE ORTA
 FERNANDO PRATS
 JEAN-FRANÇOIS ROBIC
 JACQUES ROUGERIE
 KHVAY SAMNANG
 SARAH TROUCHE
 SAM VAN AKEN

COMMISSARIAT
 PAUL ARDENNE

L'exposition « Courants verts – Créer pour l'environnement » présente les travaux de vingt-cinq artistes, français et internationaux, tous engagés dans le combat écologique et résolu à affronter les défis que pose l'anthropocène. Ses trois axes thématiques sont « AVERTIR », « AGIR », « RÊVER ».

L'ambiance de l'exposition n'est ni au pessimisme ni à la collapsologie mais au réalisme. Il s'agit ici de montrer un processus d'adaptation. L'anthropocène impose à l'humanité de nouveaux comportements pratiques, un rapport repensé à l'environnement, une culture et des mentalités refondées. L'art participe à cette mutation essentielle. L'objectif de « Courants verts – Créer pour l'environnement » est d'en rendre compte.

L'exposition de l'Espace Fondation EDF s'accompagne d'un large volet pédagogique : montrer ne suffit pas. Il faut encore s'informer, réfléchir, se rendre intellectuellement disponible aux enjeux cruciaux que posent le réchauffement climatique, l'effondrement de la biodiversité, la pollution ainsi que l'épuisement des ressources terrestres.

TEXTES

PAUL ARDENNE, LAURANNE GERMOND, BÉNÉDICTE RAMADE, ALICE AUDOUIN

Couverture : Sarah Trouche, *Aral Revival*, 2013 courtesy de l'artiste.